

SUGGESTIONS DES ROSES

"Il est, dit le poète John Keats, certaines formes de beauté qui, plus que toute autre, ont le pouvoir d'écartier un moment le voile de crêpe qui endeuille nos âmes : tels les arbres jeunes ou vieux ; tels les narcisses avec le petit peuple de plantes vertes qui les entoure ; les balliers au cœur de de la forêt, avec leur riche floraison d'églantines musquées..."

Il y a aussi, de par le monde, des associations de belles choses qui ont le don d'évoquer en nous le souvenir des beautés disparues et d'en ressusciter l'exquise impression.

Tout à l'heure, sous la tonnelle de mon jardin, l'opulence de roses épa-

ROSES D'AMOUR - (Suite et fin)



V

Le papa. Il faut absolument que je trouve ce que c'est. Ah... Whoa, Bill! Whoa! Là, je l'ai!

VI

Alfred (donnant un tonneau une petite impulsion). Tant pis, je joue le tout pour le tout : je crois que je fais aussi bien en égalisant les chances. Allons, à l'eau, mon bonhomme.

noues et mêlées à la verdure des massifs a opéré pour moi ce charme suggestif. Les roses offraient à mes yeux émerveillés la variété de leur formess et de leurs couleurs : les unes, d'un jaune pâle, à demi dépliées et comme lassées déjà du poids de leurs corolles ; les autres, du ton attendri d'une savoureuse chair féminine. Il y en avait d'un blanc ivoirin et virginal, d'un rouge vif comme les nuées d'un soleil couchant, d'un rouge noir comme celui d'un sang épais, d'une claudie teinte orangée ou d'une délicate nuance abricotine. Au-dessus, les ramures très vertes faisaient ressortir l'éclat de ces taches cramoisies ou laiteuses, ensanglantées ou ambrées, et, à travers les branches entrelacées, transparaissaient des coins d'un ciel bleu intense.

Brusquement s'évoquèrent devant moi les paysages admirés jadis aux environs du lac de Côme. Je revis les tonnelles de roses de Bellagio et j'eus la sensation délicate de l'azur du lac italien, entraperçu à travers les plantureuses frondaisons de la villa Serbelloni. Une succession de sites méridionaux et printanniers ressuscita devant mes yeux sous la voûte enbaumée des rosiers. Les impressions d'autrefois se réveillèrent avec la vivacité et la fraîcheur voluptueuse des choses récemment vécues.

Ce fut d'abord une large pelouse semée de violettes et de primevères, s'allongeant à perte de vue entre deux murs tapissés de glycine d'un lilas pâle à odeur de girofle. Où menait cette seigneuriale avenue ? Je ne sais plus ; mais ce dont je me souviens comme d'un spectacle d'hier, c'est la griserie produite par cette nappe d'herbe fleurie, par cette fine odeur pénétrante de grappes de glycine : c'est la sensation de jeunesse, de joie paradisiaque, éprouvée dans ce lieu enchanté dont je savourais seul la beauté féérique. Il me semblait errer en pleine fantaisie shakespearienne, dans ces jardins où Orsino, duc d'Ilyrie, rêva, aux sons des instruments, à ses amours pour la comtesse Olivia, et dit à ses joueurs de viole :

« Si la musique est la nourriture de l'amour, donnez-m'en encore, donnez-m'en avec excès, afin que mon désir puisse se rassasier... Jouez : la musique arrive à mes oreilles comme une suave brise du Midi qui passe sur un parterre de violettes et en dérobe l'odeur... »

Peu à peu, se dressait devant moi la montagne boisée qui domine Bellagio et qu'on gravit pour aller à Civenna. La route montait en lacets à travers des prairies, des vergers et des talus herbeux, étoilés de petites perveches roses. De temps en temps, une tiède giboulée tombait du ciel orange et voilait le paysage ; puis l'ondée cessait, les arbres égoutaient leurs branches, la terre et l'eau reparaissaient radieuses, dans une flambée de soleil, et je revoyais ainsi, par intervalles lumineux, le bleu du lac, de même qu'en ce moment j'entraperçois le bleu du ciel parmi les roses épanouies et les mobiles verdure.

Ce lac de Côme d'un azur foncé, avec ses molles découpures, ses rives verdoyantes et ses villas blanches, il est là, à cette heure, vivant devant mes yeux. Sous la lumière éclatante de midi, il m'apparaît avec ses flottilles de barques s'en allant vers Cadenabbia, et je le vois aussi dans la transparence des nuits de mai, tandis que des rossignols gazouillaient parmi les lilas en fleurs. Une barque se détache, au crépuscule, de la jetée du petit port : elle gagne le large ; une jeune femme en vêtements blancs se tient debout à la proue et, d'une voix de contralto, se met à chanter des airs d'opéra, sous l'incertaine clarté des étoiles. Chantait-elle pour son propre plaisir ou pour distraire quelque Anglais byronien et ennuyé ? Je ne l'ai jamais su, mais sur l'eau silencieuse et noire, ces mélodies italiennes doublaient la poésie de la nuit. C'était comme la mise en action d'un roman de George Sand, d'un de ces romans de la première manière, qui ont pour théâtre la légion des lacs italiens, et qu'on ne lit plus guère aujourd'hui. Même au temps de ma première jeunesse, ils me paraissaient d'une fantaisie aussi adorable qu'in vraisemblable : ce n'est qu'après un séjour de quelques semaines au bord du lac de Côme que j'en ai senti l'absolue vérité.

C'est bien, en effet, le pays du romantisme, cette région enchantée qui s'étend entre Brenozzo, Cadenabbia et la pointe de Bellagio. Les villas ombreuses, abandonnées et dans un état de somptueux délabrement, où l'on aborde en barque par des mystérieux escaliers de marbre, semblent créées pour abriter de poétiques aventures d'amour. Les hôtes de passage qui y nichent ou qu'on rencontre dans les hôtels du rivage, ont l'air eux-mêmes de héros de roman. Au courant des souvenirs évoqués ce matin sous ma tonnelle de roses, je retrouvai deux figures charmantes, entrevues, pendant quelques jours, dans les jardins de Bellagio. C'étaient deux femmes : la mère et la fille, mais la mère si jeune encore qu'on eût pu les prendre pour deux sœurs. La mère, le teint olivâtre, les bandeaux plaqués sur les tempes, avec de grands yeux de couleur café, pouvait avoir trente ans ; la jeune fille en comptait seize à peine, et reproduisait en blond le type maternel, avec une rêveuse nonchalance qui faisait ressortir la vivacité pétulante et la provocante coquetterie de sa compagne. Elles voyageaient seules et mangeaient à la table d'hôte, où la mère fleurissait étourdiment avec tous ses voisins, on sentait que le désir de plaire était, chez elle, une fonction aussi naturelle que la respiration ; à défaut d'autre victime, elle eût coqueté avec le sommelier ou le maître d'hôtel. Ce mariage semblait considérablement mortifier la jeune fille : une rougeur lui montait aux joues et, dans ses languissantes prunelles, pétillait tout à coup une lueur irritée. Ces éclairs de virginal indignation la rendaient aussi jolie et attirante que sa mère. Elles plaisaient toutes deux tout à tour : l'une par ses façons enveloppantes, l'autre par sa hautaine et ombreuse réserve. Elles partirent brusquement, un soir. Je les aperçus, l'une après l'autre, sur le pont du bateau à vapeur : la mère envoyant des adieux à ses admirateurs de la veille ; la fille dédaigneuse et indifférente. Et, ce matin encore, sous la roseraie, je revoyais ces deux figures fuyantes, d'un charme si dissemblable : l'une pareille à mes roses éclatantes et cramoisies ; l'autre, rêveuse et renfermée dans sa mélancolie, comme les roses Nio! aux lourdes corolles à peine dépliées.

ANDRÉ THEURIET.



VII

Alice (effrayée). Au secours ! Au secours ! Au secours !

Alfred (comme il émerge de l'eau). Parbleu, j'ai la partie belle ! Je vais opérer le sauvetage, à présent...



VIII

Alfred (qui a pitié). Ne craignez rien, ne craignez rien, monsieur. Je vais vous sauver. La vie du père de la femme que j'aime m'est plus chère que ma propre vie. Ne craignez rien, je suis avec vous.



IX

Le papa (après qu'Alfred et lui ont respicé pied sur la plage). Jeune homme, jamais je n'oublierai votre arrivée au moment où j'allais sûrement périr. Vous m'avez sauvé la vie. Prenez ma fille comme un faible à compte sur la dette que j'ai contractée aujourd'hui envers vous. Je vous bénis, mes enfants ; je vous bénis de tout mon cœur. Soyez heureux ! (A part). Mais c'est égal, on ne m'otera pas de l'idée qu'il y avait quelque chose d'animal sous ce tonneau-là !